

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 NOVEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Petite chose d'histoire, par Un Curieux.—La neige, par E.-Z. M. Ssicotte.—Biographie: M. Achille Fortier, par Joseph Gene t.—Mac Mahon à la bataille de Malakoff, par Oscar Havard.—Novembre, par Hermine Lantôt.—Chronique artistique, par Joseph Genest.—Rischoffen, par Cte Ogier d'Ivry.—Nouvelle canadienne: Le spectre du Côteau, par Régis Roy.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard.—Acrostiche par Firmin Picard.—Le maréchal de Mac-Mahon.—"De profundis," par Buiet.—Notes et faits: Voracité de l'écrevisse mâle; La barbe chez les Russes, etc., etc, par Le Chercheur.—Choses et autres.—Feuilletons: En famille; Les mangeurs de feu.—Jeux d'esprit: Charade, Problème d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Portrait du maréchal de MacMahon, duc de Magenta, décédé.—La prise de Malakoff: Mac-Mahon arrive au sommet et y fait flotter le drapeau de la France, au 8 septembre 1855.—Portrait de M. Achille Fortier.—La charge de Rischoffen ou commandait Mac-Mahon, en 1870.—Gravure du feuilleton

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivent chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit:

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiré à 1070, Montréal.

ENTRE-NOUS.



ETTE fin de siècle dont on glose tant, l'agonie de ce centenaire que l'on devrait avoir au moins la pudeur de respecter, cette fin de siècle a du bon, et nos descendants, meilleurs juges que nos contemporains, lui rendront justice.

Ils diront, avec raison, que c'est pendant le dernier quart du dix-neuvième siècle que les beaux-arts ont commencé à se développer au Canada, et que, — fait important à noter, — c'est à partir de cette époque que les artistes canadiens, cessant d'être des copistes, sont devenus des hommes pensant par eux-mêmes et créateurs des œuvres qu'ils ont produits.

Ce ne sont plus de simples exécutants, ils composent.

Nos jeunes gens, actuellement à Paris, travaillent et veulent arriver à mériter le nom d'artistes.

Après avoir été, au Canada, couverts d'éloges maladroits et rendus généralement dans un style de garçon perruquier, ils se sont aperçus, en arrivant la-bas, qu'ils ne savaient rien, pas même l'ABC de l'art, et ont pris en pitié les malheureux qui étaient sur le point de faire œuvre de malfaiteurs, en ayant l'air de leur dire qu'ils étaient des êtres supérieurs, des maîtres.

L'éloge mal adressé, faux, est la pire chose du monde pour les jeunes gens qui ont quelques dispositions littéraires ou artistiques.

La critique sévère, dure même, n'a jamais découragé un jeune homme qui sent en lui le feu sacré, qui étudie, qui travaille.

Or, il faut le reconnaître, on n'étudie pas, on ne travaille pas chez nous, à part quelques rarismes exceptions.

Pour travailler, il faut changer d'air.

* * C'est justement ce qu'ont parfaitement compris quelques-uns des nôtres.

Charles Huot, après avoir passé dix-huit ans en Europe, à travailler comme un nègre, nous est revenu modeste, presque humble; il a du talent, ce qu'il sait, il le sait bien, mais il sait aussi une chose — et il le dit à qui veut l'entendre — c'est qu'il n'aurait jamais rien appris, s'il avait pris au sérieux les éloges dont on l'accablait avant son départ du Canada.

Franchère, Larose, Saint-Charles, sont à Paris et travaillent comme des enrégés. Ils savent que pour arriver, la route est longue et difficile.

Beau est reparti pour l'Europe samedi dernier pour travailler, étudier toujours.

* * Notre peuple pourrait, comme les autres, fournir son contingent à la belle armée universelle des arts, mais ce qui fait défaut ici, ce sont les Mécènes.

Trop d'éloges, pas assez d'or.

Trop de fleurs, s'écrie Calchas dans la *Belle Hélène*, pas assez de bifteck!

C'est bien cela!

Huot, Beau, Larose, Saint-Charles, Franchère ont du talent, mais combien pouvez-vous me citer de Canadiens riches qui les encouragent en leur donnant des commandes ou en achetant leurs tableaux.

Un marchand de bottes enrichi n'a pas l'air de comprendre qu'il devrait dépenser un peu de son revenu pour orner son salon de toiles convenables, de nos jeunes artistes, ne serait-ce que pour faire disparaître un peu l'odeur des bottes.

* * Demandez à plusieurs de ces artistes ce qu'ils seraient devenus, s'ils avaient compté sur l'encouragement de leurs compatriotes riches.

Non, ce ne sont pas ces gens-là, — de véritables inutiles, — qui veillent sur les jeunes gens et leur tendent la main et leur bourse, ce sont des ignorés, des hommes qui ne brillent pas par le luxe et ne nous éclaboussent pas, comme ces parvenus, en passant près de nous, à demi-couchés dans leurs voitures.

Parmi ces protecteurs des beaux-arts, je citerai, en premier lieu, le Séminaire de Montréal, et en particulier le Rév. M. Sentennes.

Ce bon gros prêtre, que vous voyez passer peinant, soufflant, qui trouve les journées trop courtes pour les nombreux travaux qui l'accablent, trouve cependant le temps de s'occuper des jeunes artistes.

Beau, qui est parti l'autre jour, comme je vous l'ai dit plus haut, Beau a emporté une jolie commande du Séminaire, un grand tableau qu'il va faire à Paris, tout en continuant ses études, *Les Noces de Cana*, (nouvelle composition, bien entendu) destiné à la chapelle du Sacré-Cœur.

Mais le curé de Notre-Dame sait aussi que l'artiste n'est pas millionnaire, et voyez de quelle confiance et de quelle délicatesse il fait preuve aussitôt.

Il paie comptant une partie de la somme convenue et tant par mois; je pourrais dire les chiffres, car je les connais.

— C'est entendu, mon ami, dit-il, je voudrais

avoir ce tableau pour telle époque; si vous pouvez le faire admettre au Salon, tant mieux. Maintenant, arrangez-vous, composez votre sujet comme vous l'entendez, c'est votre affaire.

— A la bonne heure, voilà comme on fait les choses.

Notez, en passant, que Beau a eu un tableau admis au dernier salon, *Une femme au bain*.

Ne souriez pas, mademoiselle, le tableau est très convenable.

* * Vous voyez que M. Sentennes n'a d'autre garantie que l'honnêteté du jeune artiste.

— Ce n'est pas un homme d'affaires, dirait le marchand de bottes susdit, moi, je ne paie jamais que sur livraison de la marchandise.

— On le sait bien, on ne le sait que trop, mais sapristi, ce garçon a besoin de manger et ce que vous ne comprenez pas, le sulpicien l'a compris.

Ce n'est pas tout.

Voici ce qu'a fait le Séminaire pour les artistes canadiens.

Il leur a donné et payé les commandes suivantes:

Gill, deux tableaux; Franchère, quatre tableaux; Larose, trois tableaux; Saint-Charles, trois tableaux.

Ce qui représente une valeur d'environ dix mille piastres.

Pouvez-vous me dire à combien s'élèvent le nombre et la valeur des commandes faites par tous les autres Canadiens laïques?

Je crois que vous n'en trouverez pas pour mille piastres.

* * On me dit cependant qu'il faut faire une exception pour la *Société des Arts du Canada*, dont mon ami Brault et Fréchette sont les directeurs.

Tant mieux! Si cette société encourage nos artistes et les arts en général, elle sera des plus utiles, et puisque cela me semble vrai, je n'hésite pas à recommander à tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de l'encourager le plus possible.

Une piastre de temps en temps, ce n'est pas une grosse somme, et puis on a la chance de devenir un des heureux, lors de la distribution des tableaux, c'est-à-dire d'avoir pour presque rien une bonne toile.

* * On parle toujours de canoniser Jeanne, Jeanne la grande Française, mais en attendant que Rome donne sa décision à ce sujet, la France lui élève une statue de plus; à Domrémy, cette fois, dans son village natal.

Il est assez curieux de constater que c'est surtout depuis que la France est républicaine qu'elle s'occupe le plus de Jeanne d'Arc qui a sauvé la monarchie, non, — je me trompe, — la Patrie.

Aussi, est-ce avec plaisir que nous allons relire ces vers admirables de M. de Borrelly, de grands vers, comme on n'en fait que dans le pays de France.

Lisez les bien, attentivement:

.....
Elle allait chevauchant, bannière en main, sans heaume,
— Nu-tête, mais ayant une auréole au front!
Tous tant que nous étions, entraînés pêle-mêle,
Effaçant d'un seul coup l'inoubliable affront,
Nous suivions, sans jamais roupre d'une semelle,
Son bon courtaud de guerre, — un paysan comme elle!
Ah! le digne Français que ce brave cheval!
Droit aux Anglais, toujours, par le mont et le val,
Il poussait, aux naseaux ayant deux jets de flamme:
Il ne se pouvait pas qu'il lui manquât une âme!
Eussions-nous peu de monde, et l'ennemi beaucoup,
Il allait son chemin, la bride sur le cou.
Son pas rythmé scandait la marche vengeresse
Mieux que tous les clairons et que tous les tambours:
Et, — comme s'il n'eût fait que changer de labours, —
En vaillant tâcheron, sagement et sans presse,
Il faisait sa besogne, et broyait du sabot
Les hommes de Bedford et les gens de Talbot.
C'est qu'il était pesant, le bon cheval de Jeanne!
Quand, luisant au soleil en terrible attirail,
De la pourpre au harnais, du sang à la balzane,
Il évenrait les rangs d'un hurt de son poitrail,
On eût dit le sillon que fouille et que chavire
Le soc d'une charrue ou l'avant d'un navire!
— Et puis, figurez-vous, bien droite sur l'aïçon,
Une étonnante fille, en habit de garçon! —